

## Rencontrer Christiane

Ouanessa Younsi

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Younsi, O. (2021). Rencontrer Christiane. *Moebius*, (168-169), 221–228.

# Rencontrer Christiane

Ouanessa Younsi

Lorsque j'ai demandé à Christiane si je pouvais écrire sur elle, elle a répondu « oui ». J'étais soulagée. Je me trouvais dans mon bureau, à l'hôpital, il était 19 h 36. Les feuilles d'automne frappaient la vitre de mon bureau comme des colibris. Cela faisait des mois que nous ne nous étions plus vues. Nous devions souper ensemble, mais la rencontre avait été annulée à cause de la pandémie, et nous étions restées chacune dans nos corps.

Nous avons pris des nouvelles l'une de l'autre. Je lui ai parlé de mon fils, de mon zona.

— Ma mère aussi a fait un zona. Elle prenait de la morphine pour la douleur, et elle en est morte. Tu ne prends pas de morphine ?

— Non, bien sûr. Je déteste les médicaments.

Elle était restée chez elle tout l'été, rencontrait les patientes à distance, à travers des écrans. Cela lui plaisait. « Je travaille sur ma table à manger, une chaise pour le bureau, une chaise pour les repas, c'est super. » J'étais sceptique. Elle renchérit :

« Tu me connais, je suis bien seule, je suis enfant unique, j'aime beaucoup ma propre compagnie. » C'est vrai qu'elle n'était pas ennuyante, mais...

— Ça ne te manque pas un peu, de voir des gens ?

— Non.

Elle ajouta, comme pour se dédouaner :

— Je voulais vous inviter cet été, il y a des limites au confinement. Et j'ai encore un camion à ton fils.

Elle ne m'avait pas invitée. Je ne lui en tenais pas rigueur. Je la comprenais, bientôt soixante-quinze ans, seule dans une maison juchée sur une île comme un héron, à regarder les lys pousser, les heures filer, ne rien demander aux autres.

Nous avons jasé de ses fils. Elle me raconta qu'elle avait commencé à leur verser leur héritage de son vivant. Je sentais qu'elle cherchait à racheter sa culpabilité, mais je n'en dis mot : j'aimais Christiane.

— Je me suis rendu compte que si je vis jusqu'à quatre-vingt-dix ans, ils auront soixante-dix ans, qu'est-ce qu'ils feront de mon argent à cet âge, l'enterrer ?

Je dis qu'elle avait raison, que de toute façon elle gagnait trop d'argent.

— Oui, il faut distribuer.

On aborda un peu la psychiatrie, pas trop, sachant que nous en parlerions ensemble encore longtemps, et que nous en avions tant parlé, car c'était ce qui nous liait, cela et cet amour que je portais à cette femme qui aurait pu être ma grand-mère, et ne l'était pas. À cette femme qui avait soigné des dizaines de milliers de patientes, surtout des femmes, et qui résumait son existence ainsi : « Ma vie, c'est les borderline. »

Je lui détaillai mon projet, mon désir d'explorer une nouvelle forme dans mon écriture, de mener des entretiens.

— Une chance que je suis assise.

Elle consentit à ma proposition.

— Dans le fond, c'est un prétexte ?

— Oui et non.

Je ne précisai pas ma pensée. Comment lui dire que je souhaitais écrire sur quelqu'un que j'aime, et que je l'avais choisie pour cette raison ?

Il me restait un sujet délicat à aborder : sa fin. Elle comprit tout de suite le sens de mes propos, et répondit avant même que je n'eusse posé la question.

— Évidemment, tu peux tout publier si je suis morte.

Comment ai-je pu penser qu'elle refuserait, elle qui ne distinguait aucunement la vie de la mort, pour qui ces deux moments étaient presque *la même chose* ?

L'accord était scellé. Mon bureau s'agrandit, devint l'édifice. Mon regard se posa sur le seul diplôme qui ornait les murs, celui qu'une patiente m'avait remis, sur lequel était inscrit en lettres dorées : « Certificat d'excellence ». Et sa signature au bas, hésitante à cause des tremblements induits par le lithium. Cette patiente était tombée amoureuse de Christiane. Nous l'avions en commun, elle nous avait marquées. Quand elle évoquait Christiane, elle rêvait d'une mère capable de la guérir. Elle s'était suicidée et ni Christiane ni moi ne l'avions rescapée du noir. Ce soir, je la sauvais de la disparition, et ce diplôme acheté au Dollarama résumait mon projet : ne pas oublier.

Je me recentrai sur la voix de Christiane, qui interrompit mes réflexions, le diplôme, la patiente, mon excellence et son suicide :

— Une dernière chose, ma belle. J’accepte, mais à une condition.

Je devins un peu nerveuse : est-ce qu’elle voudrait tout réviser avant publication ?

— Laquelle ?

— Il faut que tu t’amuses.

\* \*  
\* \*

Notre rencontre datait du début de ma formation en psychiatrie, alors que j’amorçais ma deuxième année de résidence. Nous étions de garde ensemble à l’urgence psychiatrique.

J’avais déjà entendu parler de Christiane : dans le réseau de la psychiatrie à Montréal, sa réputation s’était « répandu[e] comme une légende<sup>1</sup> ». Je ne l’avais jamais vue. Elle existait comme un personnage de roman. Lorsqu’elle pénétra dans l’urgence par la porte des employées, je fus surprise de la rencontrer en chair et en os, comme si Anna Karénine entrait à l’urgence psychiatrique.

— Allo, tu es la résidente de garde ?

— Oui.

Je crois que j’oubliai de me nommer, et elle ne me demanda pas d’emblée mon nom. Elle était de taille moyenne, probablement vers la fin soixantaine, en tout cas plus âgée que mes parents. Ses cheveux, grisonnants et bouclés, semblaient secrètement coiffés dans un style ébouriffé.

---

1. Jacques BRAULT, « Miron le magnifique », dans *Chemin faisant*, Montréal, La Presse, 1975, p. 21.

De grosses lunettes gonflaient ses yeux. Elle portait une chemise ample, bleu poudre, sur un t-shirt où était inscrit en lettres multicolores : *j'aime la vie*. Je pensai qu'il s'agissait d'un drôle de t-shirt pour une psychiatre de garde à l'urgence psychiatrique, mais je ne dis rien. Ce qui frappait le plus, après ses yeux qui paraissaient toujours sur le point de tomber de son visage, c'était sa démarche, à la fois vaste et lente, comme un personnage au ralenti dans un film, dont se dégageait une nonchalance qui cachait, du moins est-ce ainsi que je l'interprétais, un sentiment de liberté. Son corps disait : « je m'en fous », sans qu'elle s'en foute *pour de vrai*.

Remarquant que je la fixais, elle me dit, le sourire jusqu'aux oreilles : « J'adore mon t-shirt », puis m'invita à la suivre jusqu'au bureau. La gêne me monta au visage. Je portais une jupe conforme, avec une chemise blanche conforme, sur ma peau conforme, pour que rien ne dépasse de moi, pour que personne ne devine – encore moins cette femme, qui deviendrait ma mentore – que secrètement je me projetais du côté des patientes.

Christiane aussi aurait pu être confondue avec une patiente. On racontait qu'elle était elle-même borderline, ce qui lui permettait de comprendre ses patientes de l'intérieur. Et à la voir ainsi avec son t-shirt *j'aime la vie*, sa posture, ses yeux gros comme ceux d'une grenouille, on aurait pu penser qu'elle se trouvait de l'autre côté, si le tintement des clés ne n'était venu rappeler que, comme moi, elle se tenait encore, pour l'instant du moins, du côté précaire de la santé.

On s'assit ensemble dans le bureau du patron de garde, et le simple fait de me poser à côté d'elle me fit me sentir un peu plus vivante, un peu moins commune, comme si son originalité déteignait sur moi.

— Alors, comment tu t'appelles, ma belle ?

Que devais-je répondre? Ouanessa? Docteure Younsi? Ouanessa Younsi? J'optai pour le plus vrai, pour ce que je voulais être pour elle.

— Ouanessa. Et vous?

Je savais son nom, or je jugeais impoli de ne pas lui retourner la question, de ne pas lui prodiguer un intérêt semblable à celui qu'elle daignait m'accorder.

— Christiane. Appelle-moi Docteure.

On révisa le dossier : un jeune psychotique, comme j'en rencontrerais tant dans ma pratique. En début de formation, c'était ce qu'on appelait « de beaux cas ». Formule bête, car il n'y a rien de beau dans la maladie, ce qui montrait que je ne savais rien.

Christiane lut dans mes pensées :

— Un syndrome de Capgras, eh ben. Y a des psychiatres que ça exciterait comme des collectionneurs de papillons qui épinglent les cas spéciaux dans de petites boîtes vitrées avec des aiguilles. Tu sais ce que c'est?

— Les psychiatres collectionneurs de papillons ou le syndrome de Capgras?

Elle sourit.

— Ce que tu préfères.

— Le syndrome de Capgras, c'est lorsqu'un patient croit qu'un proche est en réalité un imposteur.

J'étais contente de mes connaissances, et surtout du fait qu'elle me sourît. Aujourd'hui, maintenant que l'amitié nous lie, je comprends que son expression ne traduisait pas de la fierté pour la bonne élève que j'étais, mais signifiait plutôt : « Tu sais définir un syndrome de Capgras, j'espère que tu comprendras que ce type de connaissance reste

futile. J'espère que tu ne seras pas une collectionneuse de papillons.»

— Avec les psychotiques, il faut que tu sois Dieu.

Je pensai qu'elle blaguait ; elle était sérieuse. Elle se métamorphosa devant moi, changea d'allure, devint plus grande, plus imposante, retira toute nonchalance de sa démarche, et se présenta avec une bienveillance que je n'avais pas connue.

Le patient lui raconta son histoire, qu'elle ponctuait de « ah », « bien », « très bien », alternant l'une ou l'autre de ces formules, ne disant rien d'inutile, accordant son écoute plutôt que sa parole. À la fin de l'entrevue, elle émit une prescription comme un prêtre offre une hostie, et le patient la suivit comme si l'ordre venait de Dieu lui-même. L'entretien se conclut par une longue discussion sur le Saint-Esprit, à laquelle Christiane participa avec autant d'ardeur que le patient. Encore aujourd'hui, je reste persuadée qu'elle conversa sur ce sujet avec sérieux et rigueur, considérant tout ce que disait le patient comme parfaitement sensé et délirant *en même temps*.

Le patient quitta le bureau et fut enfermé à l'hôpital avec un antipsychotique, sans que je connaisse le dénouement.

Christiane s'avachit sur sa chaise. Elle ajusta ses lunettes sur son nez, et se tourna vers moi. J'étais heureuse qu'elle ne m'ait pas oubliée, que Dieu me voie.

— Sais-tu ce qu'est l'ABC de la psychothérapie ?

J'avouai mon ignorance comme si je confessais un péché :

— Non.

— C'est très simple : Ah. Bien. C'est très bien. Si tu arrives à cela, tu pourras soigner. Le reste, c'est superflu.



Elle me raconta qu'elle avait eu cette idée une nuit en se réveillant tôt, et qu'elle s'estimait géniale d'avoir créé cette formule. Je restai ébahie devant cette femme qui se trouvait brillante. J'admire immédiatement cela chez elle et, au fil des années, je resterais marquée par Christiane, qui se foutait de ne pas être aimée, qui était différente de moi.

En me parlant, elle mâchait une gomme bleu vif dont la couleur jurait avec le blanc de ses dents et le gris de l'urgence psychiatrique. J'essayais de ne pas trop y prêter attention, mais mon regard s'y posait malgré moi. Elle la sortit de sa bouche, la roula en petite boule, puis la remit dans le papier argent qu'elle avait conservé, et déposa le paquet brillant sur le bureau, tout en continuant de m'expliquer sa façon d'être psychiatre.

— Tu sais, à bien y penser, je crois que toute rencontre est psychothérapeutique.

Elle se tut, comme pour donner le poids du silence à ses mots, puis changea abruptement de sujet :

— Bon, allez, il faut travailler, allons chercher le prochain patient. Au fait, veux-tu une gomme ?

Je ne me souviens pas de ma réponse, et très peu du reste de la soirée : ma mémoire était déjà remplie de Christiane.

Pédalant sur mon vélo au retour de ma garde, je laissai le flot de mes pensées suivre celui de la rivière, tout en revoyant Christiane, plus grande que nature, jouer à Dieu, sans me douter que cette femme deviendrait ma mentore. J'oublierais pendant des années cette première scène, alors que ma mémoire se poserait sur tant d'histoires, et y reviendrais seulement au moment de l'écriture pour retrouver, dans le passé du langage, le début de mon amitié, qui ne se pensait pas encore comme telle, mais déjà m'habitait, comme le font peut-être toutes les rencontres marquantes de notre vie.